

NUMERO 549

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



La vérité si j'meurs ?

par Pierre Sidon

Pourquoi Paris ?

Pas que Paris sûrement, et déjà Bamako... Paris ville lumière en tout cas, Paris ville des Lumières. Et puis : « Paris capitale des abominations et de la perversion », dixit l'EI.

Dans sa Leçon inaugurale de 1977 au Collège de France (1), Roland Barthes, déployant l'articulation entre le pouvoir et la langue, plaide avec tendresse pour les perversions dans la veine freudienne de la perversion polymorphe : « autant de langages qu'il y a de désirs (...) Qu'une langue (...) n'en réprime pas une autre ; que le sujet à venir connaisse sans remords, sans refoulement, la jouissance d'avoir à sa disposition deux instances de langage, qu'il parle ceci ou cela, selon les perversions, non selon la Loi ». Ce texte somptueux résonnait des échos de la percée lacanienne de l'année 1959 où, comme l'énonçait Jacques-Alain Miller lors de la publication du Séminaire VI en 2013, il s'agissait d'un « éloge de la perversion » comme « protestation qui, au regard de la conformisation, s'élève dans la dimension du désir, en tant que le désir est rapport du sujet à son être » (2) : Paris, ville désirante.



15 mars 1888



15 septembre 1888



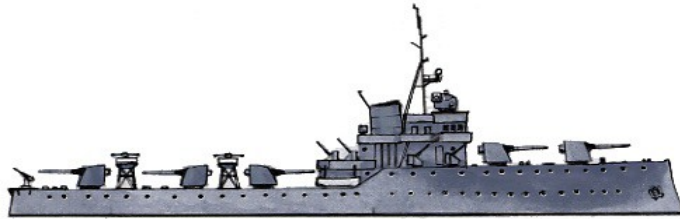
28 décembre 1888



12 mars 1889

Le ressentiment généralisé

« Humiliation », le mot revient sans cesse dans les explications et justifications, qu'elles soient sociales ou historiques : il y a l'être musulman humilié. Mais ce statut semble partagé, surtout à l'ère contemporaine : humain humilié, humus, équivoque même Lacan. Si *le capitalisme forçât les choses de l'amour* (3), il court-circuite aussi le désir et ravale l'être parlant à l'objet qu'il consomme : *junk*, déchets, « produits d'une caractéristique majeure de nos sociétés occidentales (...) fondées sur l'exclusion d'une part importante de leurs populations » (4). N'est-ce pas parce que, comme l'exprime Fethi Benslama, « les Lumières arrivent en terre d'Islam avec des canonnières » (5), que cette déchetisation, inhérente au discours capitaliste et à l'utilitarisme qui lui est corrélatif, touche plus particulièrement le monde arabo-musulman ?



Une canonnière est un navire de guerre léger, armé d'une ou de plusieurs pièces d'artillerie

La solution djihadiste

S'agit-il, dans le terrorisme salafiste, d'éviter ce destin en s'unissant avec le prophète et avec Dieu ? Or ce Un-là emprunte la voie de la mort, soit celle de la dissolution du corps et de ses exigences, de ce corps morcelé par ses pulsions qui objecte à l'unité intérieure du croyant : le djihad extérieur (par le glaive) rejoint le djihad intérieur (du cœur). Résultat : une promotion de « l'entre-deux morts », forme suprême de l'être débarrassé des contingences de l'existence, ni consommateur ni déchet, ou alors déchet sublimé par l'élévation au rang de martyr. Les martyrs interprètent ainsi ironiquement la civilisation en promouvant l'Inutile et la primauté de l'Être-pour-la-mort, comme en réaction à l'utilitarisme et aux fantasmes éternalistes réactualisés par la science. L'attrait du Un sublime de l'idéal intégriste trouve peut-être là sa raison d'être essentielle.

Un idéal en toc

Pourtant, on est frappé par la ressemblance entre cet idéal minimal, simpliste et massifié des djihadistes (beaucoup sont incultes), leur identification « sans médiation » (6), et l'identification à l'objet comme rebut. Ce que nous savons des terroristes est une indication précieuse : *drop-outs* de la société, leur conversion fonctionne comme transmutation du ratage en réussite par sublimation du déchet. Leur parole est réduite à des slogans ânonnés et leur vision totalitariste récuse tout non-sens de l'existence : ne s'agit-il pas, dans ce rejet forcené de toute pensée articulée, d'une identification à l'objet et, comme telle, promise à son destin logique ? Nietzsche n'avait à ce propos aucune indulgence – « aucun martyr n'eut jamais le moindre rapport avec la vérité » (7). Lacan, quant à lui, caractérisait l'ère contemporaine par la production accélérée des gadgets, qu'il appelait les « plus-de-jouir en toc » (8). À ce mouvement répond, dans l'islamisme radical, la production d'un *idéal-en-toc* qui n'est, *in fine*, qu'une des guises contemporaines de l'objet : le déchet lui-même, ultime témoignage, reste inéliminable et synonyme même de l'humain.

Retour vers le futur

On dit que le salafisme s'oppose au consumérisme et l'on spéculé sur le vainqueur de la confrontation : le Prophète ou Steve Jobs ? Il s'agit, là aussi, d'une fausse opposition. On n'évoquera qu'en passant les parallèles nombreux entre le prophète Steve Jobs, ses tourments, sa solution (9), et nos modernes, non moins appareillés, djihadistes, qui sont en tout cas aussi de grands producteurs, dealers et utilisateurs – de drogues au moins. S'ils paraissent d'un autre âge, n'est-ce pas qu'ils sont revêtus de ces sommaires références médiévales qui peinent à les habiller et qu'ils tuent, à l'occasion, « à l'ancienne » ? Reste que leur « solution finale » semble n'avoir rien à envier aux précédents du siècle dernier, ni dans leur idéologie, ni dans leur téléologie apocalyptique, ni enfin dans la modernité des *modus operandi* utilisés, aujourd'hui ou demain. Une machine de production de mort est lancée à plein régime, sans tête et aspirant l'humanité sans soif : « On a laissé grandir le monstre » (10), disait récemment Pierre Martinet, ancien agent de la DGSE. S'il s'agit de totalitarisme, c'en est un qui ne prône pas le *vivre-ensemble* mais plutôt le *mourir-ensemble* et il attire à lui une partie de notre monde par un « transfert de masse » (11).



Le courage de la vérité

Face à ce déchaînement, on ne peut que constater la pusillanimité inhérente aux démocraties, la française (Sarkozy rhéteur, Hollande manœuvrier) mais aussi l'américaine (Obama !). D'accord avec Houellebecq (12) sur le constat mais pas sur la solution : la « démocratie directe » – comme si elle ne l'était déjà pas assez sous le régime du quinquennat et des sondages... La place du maître ne saurait rester vacante bien longtemps car le lien social, qui est la nature des hommes, a aussi horreur du vide.

Soutenus tour à tour par l'Iran chiite ou par les monarchies pétrolifères et les nostalgiques du Califat ottoman, les franchises terroristes, comme les impérialismes (13), passent. Le terrorisme, lui, persiste. Voici l'Iran et l'Arabie Saoudite aux côtés des États-Unis et de la Russie. Israël au centre. Les alliances et lignes de force vacillent dans le même temps que les discours se raffermissent : chacun a bien compris le pouvoir d'attraction fatal du trou noir quand chacun pensait pouvoir l'instrumentaliser à ses fins. Car « il n'y a que les martyrs pour être sans pitié ni crainte (...), le jour du triomphe des martyrs, c'est l'incendie universel » (14), redoutait Lacan en 1961. Certes, regrettait J.-A. Miller en 2001, « la psychanalyse ne prend pas

racine en terre d'Islam. Il le faudrait pourtant, pour assécher la jouissance mortifère du sacrifice » (15). Mais il est des certitudes si fortes qu'elles restent inaccessibles à tout dialogue. Le clinicien sait renoncer dans ces cas pour laisser place, le temps nécessaire, à des actions conservatrices vitales. Il sait aussi ne pas être accessible aux accusations qui pleuvent sur lui afin de le diviser (Qui sont, aujourd'hui, les fameux « Croisés » ?). S'il a fait une analyse, il a purgé sa mauvaise conscience et son bras ne tremble pas. Est-ce cynisme ? Dans le bon sens du terme : celui étudié par Foucault dans les derniers moments de son enseignement, celui sûrement du « solde cynique » (16) de l'analyse annoncé par Lacan, celui qui, à rebours des idéalismes embrouillés qui s'épanouissent en esprit de Munich au moment d'agir, sait prendre la mesure du réel en cause. « Gagner la paix » (17) ? Oui, mais pas sans combattre.

1 : Barthes R., *Leçon*, Paris, Seuil, 1978 rééd. 2015.

2 : Lacan, *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière/Le Champ freudien, 2013, p. 570.

3 : Cf. Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 96.

4 : Blanchet R., « Émergences djihadistes », *Lacan Quotidien*, n°496, 30 mars 2015.

5 : Benslama F., « Pour les désespérés, l'islamisme radical est un produit excitant », *Le Monde*, 12 novembre 2015.

6 : Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 172.

7 : Nietzsche, *L'Antéchrist*, Paris, Flammarion, 1993, § 53.

8 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 93.

9 : Isaacson W., *Steve Jobs, la vie d'un génie*, Paris, Le livre de poche, 2012.

10 : Pierre Martinet sur *France info*, 20 novembre 2015.

11 : Miller J.-A., « La tendresse des terroristes » (19 novembre 2001), *Lettres à l'opinion éclairée*, Paris, Seuil, 2002.

12 : Houellebecq M., entretien au *Corriere de la Serra*, 19 novembre 2015.

13 : Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 362-363.

14 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 311.

15 : Miller J.-A., « La tendresse des terroristes », *op. cit.*

16 : Lacan J., « L'acte psychanalytique », *Autres écrits, op. cit.*, p. 380.

17 : Morin E., « Pour que cesse la lutte armée en France, il faut gagner la paix au Moyen-Orient », *Le Monde*, 16 novembre 2015.



Le fils de Saul, **une expérience d'immersion traumatique** **par Laura Sokolowsky**

Le film de László Nemes *Le fils de Saul* saisit quelques heures, deux jours à peine, de la vie de Saul Ausländer au camp d'Auschwitz-Birkenau. Selon Nemes, ce film est une entreprise d'immersion qui vise à transmettre un traumatisme viscéral. La réalisation d'une telle prouesse cinématographique use de moyens techniques extrêmement réfléchis tels que l'abolissement de la perspective et de la profondeur de champ. Ce film ne raconte pas l'histoire de la Shoah, mais celle d'un homme placé dans une terrifiante situation dans un cadre spatial et temporel précis et limité. L'espace organique aux proportions réduites, proche de la perception humaine, dépeint un univers réaliste, où les événements et les lieux de l'horreur ne se dévoilent que sous une forme fragmentaire, laissant libre cours à l'imagination du spectateur. Le cinéaste sait que le réel ne se dévoile pas, qu'il ne se représente pas, qu'il se manifeste comme fragments. Ce sont des bouts de réel.



Nemes s'en est tenu au seul point de vue de son personnage, il ne montre que ce que celui-ci regarde. Uniquement ce qui retient son attention. Des écrits ont servi de base au scénario. Il s'agit de documents rédigés par des prisonniers juifs contraints d'assister les nazis dans leur projet d'extermination de masse. Ces membres de *Sonderkommandos* ont décrit le lieu de production des cadavres, ses cadences, les bruits des fours crématoires et ce qui s'y rattache. Au cœur de cette machine, il y a l'histoire, nécessairement courte, d'un homme forcé d'y travailler. Travaillant au crématorium du camp d'extermination d'Auschwitz depuis quatre mois, Saul est indifférent. Comme il le dit à un moment donné, il est déjà mort. Alors les morts, il ne les voit plus. Puisque Saul ne fait plus attention à l'horreur, le réalisateur fait le choix de laisser celle-ci dans le flou ou hors-champ. Il y a donc quelque chose qui ne peut pas se voir d'Auschwitz et le film réussit à montrer ce trou noir par les moyens du cinéma. Pour cette raison, il ne s'agit pas d'une fiction de plus sur la Shoah, mais de l'histoire d'un travailleur du système militaro-concentrationnaire nazi.

Saul prend les vêtements des juifs gazés, traîne les corps hors de la chambre à gaz et en nettoie à genoux le sol à la brosse. Il s'agit d'un travail industriel à la chaîne qu'il accomplit avant de disparaître car les membres du *Sonderkommando* n'ont pas longtemps à vivre avant de subir le sort de leurs congénères. L'usine de mort tourne. Les équipes ont des hiérarchies et des tâches précises pour maintenir un rendement. Or, à un moment donné, Saul découvre le corps d'un enfant miraculeusement rescapé du gazage au Zyclon B. Celui-ci sera rapidement achevé pour être autopsié, mais Saul décide d'accomplir l'impossible. Il veut sauver le corps de cet enfant qu'il désigne comme son fils en le gardant intact afin de l'inhumer selon le rituel juif. Pour cela, il cherche un rabbin pour dire le Kaddish. Dès lors, Saul tourne le dos aux vivants et à leur plan de rébellion pour sauver la dépouille de ce fils présumé, celui dont il n'a pas su prendre soin dans sa vie antérieure. Une voix impérieuse naît en lui pour le guider, sa défense contre l'horreur se défait. Saul ne regardera que l'objet de sa quête qui consiste, en ce lieu où les corps disparaissent en fumée ou en cendres dispersées par pelletées dans la rivière, à préserver le corps intact, non profané, de l'enfant. Il lui faut coûte que coûte accomplir le rite le plus humain d'entre tous, enterrer le mort, en faisant résonner la parole. Il faut au moins un corps qui ne disparaisse pas sans laisser de trace.

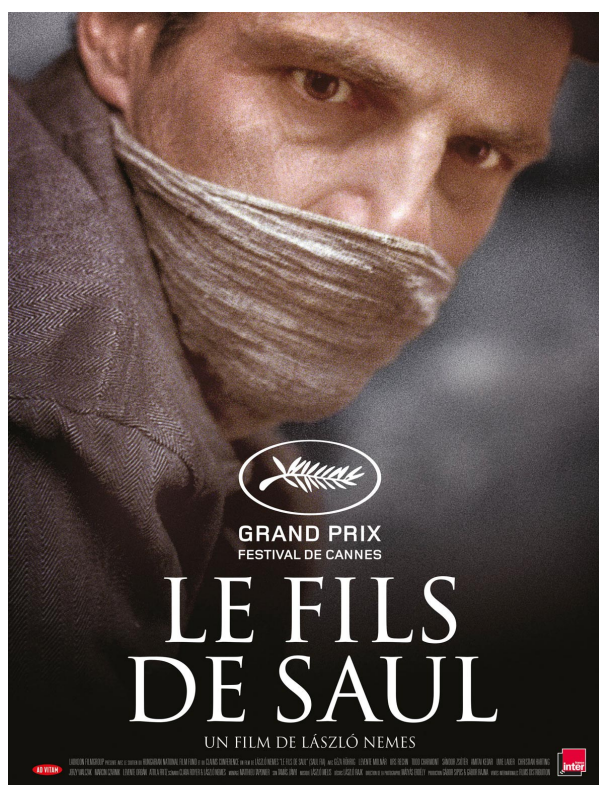
C'est une histoire dont la dimension tragique fait songer à la quête d'Antigone s'efforçant d'ensevelir la dépouille de son frère offert à la dévoration des chiens et qui fait dire à Lacan qu'« On ne peut en finir avec [les] restes [d'un homme] en oubliant que le registre de l'être de celui qui a pu être situé par un nom doit être préservé par l'acte des funérailles » (1). Pour autant, l'acte insensé de Saul devient sensé en s'inscrivant au croisement de deux volontés. La volonté de donner sépulture à celui qui, d'entre les morts, fait entendre le « père ne vois-tu pas que je brûle ? ». Mais aussi celle des membres des *Sonderkommandos* qui entreprennent de témoigner en laissant trace du peuple juif, dont la destruction totale se produit sous leurs yeux. Le corps prend valeur de trace symbolique qui ne peut ni ne doit s'effacer.

L'une des grandes singularités du film est l'immersion dans l'expérience du camp. Nemes rejette cependant la tendance anthropologique contemporaine d'immersion complète offerte par le procédé numérique. Depuis son invention, en effet, le cinéma est fondé sur la technique d'une caméra unique et centrale qui projette l'image sur un seul écran, à charge pour l'œil du spectateur de redresser la distorsion de la perspective centrale de la caméra puisque cet œil se trouve rarement dans l'axe exact de la projection. En refusant de tourner son film avec une caméra numérique, en dénonçant le ravalement du cinéma au format télévisuel, en vantant les mérites du 35 mm, Nemes s'inscrit en faux par rapport à l'avènement de la sensorialité artificielle immersive de la 3D et des jeux vidéo. Pour lui, le cinéma, c'est l'histoire du cinéma. C'est n'est pas de la vidéo ou de la télévision. L'image fixée sur la pellicule n'est pas équivalente à un langage binaire. Sur un plateau de cinéma, et non pas seulement en salle de montage sur un écran d'ordinateur, les choses se jouent avec intensité. Cet attachement au cinéma est un parti pris qui n'est pas uniquement esthétique : l'alternance d'une image figée sur la pellicule et de l'obscurité, puis de l'image, et ainsi de suite, a une valeur hypnotique qu'il convient de préserver face au numérique qui procure l'illusion de pouvoir tout montrer. À l'ère où nous pensons possible de voir à l'infini par l'usage de la télévision et d'internet, le cinéma est porteur du renoncement à la jouissance du tout voir. En conséquence, le choix d'un procédé de cinéma s'avère relever d'une éthique.



Mais il convient de revenir un instant à la proposition d'après laquelle l'artefact est susceptible de toucher le corps *viscéralement*. À rebours des films antérieurs réalisés depuis l'après-guerre ayant pour décor la Shoah et dont les codes rassurants maintiennent le spectateur à distance en relatant des fictions de survie et d'héroïsme, le camp est ici traité du point de vue de l'expérience individuelle. Cela change tout. Ce n'est pas l'histoire de la survie d'un déporté dans un camp de concentration, c'est l'expérience d'un homme dans les conditions du camp d'extermination. Saul est immergé dedans, il vit dedans, il est plongé dedans, il agonise dedans. Ce dedans n'a, comme seul extérieur topologique, que le spectateur à qui il prend souvent l'envie de baisser les yeux afin de faire cesser l'immersion traumatique. Et quand bien même il le ferait, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, l'immersion viscérale se poursuivrait par le son incessant, par les hurlements, par le bruit des langues sur fond continu du fonctionnement du four crématoire. Fermer les yeux ne suffit pas, la voix s'immisce dans le corps, par l'oreille. À ce propos, le réalisateur relate que son technicien a souri lorsqu'il lui a expliqué que le son devrait composer la moitié du film. Quelques temps plus tard, ce technicien ne souriait plus du tout. Cette façon de toucher au corps par le biais de l'artefact pourrait-il rapprocher *Le Fils de Saul* de la catégorie des films d'horreur et de la façon dont la frayeur s'y produit ? À la différence, qui n'est pas mince, que l'angoisse suscitée par l'expérience de ce film ne relève pas d'une vision de l'enfer. Celle-ci se trouverait atténuée par la puissance de l'image qui vient toujours voiler le réel. Il ne s'agit pas de voir Auschwitz, ni d'éprouver, par le médium de l'identification à la tragédie, l'émotion cathartique. L'immersion traumatique produit la certitude panique d'être soi-même, corporellement, touché par la Chose qui nous laisse sans voix, longtemps après la fin du film.

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 325.



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william franchoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark franchoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.